

## I V.

J'eus quelque raison d'abord de persister dans ma défiance, et un mois se passa sans que don Tadeo ne donnât signe de vie. Enfin, un billet qu'il m'écrivit par la main de son clerc Ortiz vint m'expliquer ce long retard. Deux causes l'avaient empêché de s'occuper de mon affaire avec son activité ordinaire. "Il en est une que vous devinez peut-être, me disait-il ; le glas que nous avons entendu tinter il y a un mois était pour elle. Quand, remis de ma douleur, j'ai voulu reprendre mes travaux, je me suis vu retenu au lit par une blessure, heureusement peu dangereuse, reçue dans un de ces guet-à-pens dont j'ai déjà plus d'une fois failli être victime. Cependant je puis vous annoncer que votre affaire est maintenant en bon chemin. J'ai fini, non sans peine, par découvrir la demeure de Dionisio Peralta, et j'ai mis à ses trousses les trois drôles que vous savez. Adieu : ne faites aucune démarche pour me voir, et sous peu vous recevrez d'autres nouvelles plus satisfaisantes."

Huit jours à peine s'étaient passés quand je reçus un nouveau message du licencié. Ce message était un bulletin détaillé de la campagne qu'il venait de conduire contre Dionisio Peralta, et qui s'était heureusement terminée. Pepito Rechifla, l'américain John Pearce, le mexicain Navaja, s'étaient successivement présentés chez Dionisio Peralta, pour réclamer, disaient-ils, le paiement d'une créance qui leur était cédée par leur ami le licencié don Tadeo. Dionisio Peralta, qui était, malgré ses airs de gentilhomme, un drôle de leur famille, les avait reçus d'abord avec toute l'arrogance d'un capitaine de comédie ; mais les menaces significatives des trois bandits l'avaient bientôt amené à résipiscence. Peralta connaissait de réputation les hommes auxquels il avait affaire, c'était une guerre à mort qui lui était déclarée, et l'influence du licencié qui dirigeait ces terribles estafiers rendait la partie décidément inégale. Aussi avait-il fini par proposer un arrangement que le licencié s'était empressé d'accepter. Peralta possédait dans le petit village de Tacuba, à une lieue de Mexico, une maison de campagne dont la valeur égalait à peu près le montant de sa dette. Il consentait à la céder à don Tadeo, qui en avait pris possession à sa première sortie. Il ne me restait plus qu'à recevoir cette maison des mains du nouvel acquéreur pour que tout fût conclu. Aussi don Tadeo m'invitait-il à l'attendre de grand matin le jour suivant. Nous devions nous rendre ensemble à l'ancien domaine de mon débiteur, où il avait hâte de m'installer comme légitime propriétaire.

Le lendemain, don Tadeo était d'une exactitude ponctuelle. Il arriva chez moi, amenant avec lui deux chevaux scellés, et nous partîmes immédiatement pour le village de Tacuba. J'étais assez curieux de connaître mon nouveau domaine, et surtout d'assister aux cérémonies qui accompagnent d'ordinaire au Mexique ces prises de possession. Chemin faisant, je félicitai le licencié de l'heureuse étoile qui, dans une récente occasion, avait encore une fois protégé sa vie. Je lui exprimai en même temps le regret d'avoir peut-être attiré sur sa tête la vengeance de Dionisio Peralta ; mais il me répondit que rien ne justifiait ma supposition, et que selon toute apparence, l'homme qui avait projeté de l'assassiner était le même misérable qui avait commis le meurtre du Pazeo de Bucareldi.

J j

Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, mes soupçons sur Navaja ne m'ont pas empêché de l'employer dans votre affaire, où son zèle m'a été fort utile. A part certaines heures d'ivresse ou de vertige, ces hommes-là obéissent aveuglément à celui qui leur a fait sentir sa supériorité. Aussi, dans une lettre que Peralta m'a écrite pour m'annoncer sa soumission, n'ai-je pas lu sans regret des menaces dirigées contre le misérable même que je soupçonne d'avoir attenté à ma vie, et qui a été le plus actif des trois recors lancés aux trousses de votre débiteur. Peralta n'est guère homme à menacer en vain, et je crains de n'être que trop tôt vengé.

Tout en parlant ainsi, nous étions arrivés dans la campagne, si l'on peut appeler ainsi les plaines désertes et arides que nous traversions au galop de nos chevaux. La chaleur était étouffante, et un morne silence régnait autour de nous. Tout à coup le pas d'un cheval troubla ce silence, et nous nous vîmes rejoints par un cavalier dans lequel je n'eus pas de peine à reconnaître Pepito Rechifla. Le bandit était vêtu avec une certaine recherche, il portait une *manga* bleue à doublure d'indienne jaune, et montant un cheval équipé avec une élégance toute mexicaine. Il nous salua d'un air à la fois courtois et protecteur.—Vous me pardonnerez, dit-il, seigneur licencié, si je prends la liberté de me joindre à vous ; mais, sachant par vous-même que vous deviez aujourd'hui faire un petit voyage, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir un compagnon de plus. Cette route n'est pas très sûre, et, ajouta-t-il en jetant un regard expressif sur le bras que le licencié portait en écharpe, il n'est pas toujours prudent de se hasarder seul loin de chez soi. J'ai pourtant lieu de croire que nous n'aurons à tirer l'épée contre personne aujourd'hui.

Et après avoir prononcé cette dernière phrase avec une lenteur solennelle, Pepito se pencha à l'oreille du licencié en murmurant quelques mots que je ne pus entendre ; je remarquai seulement qu'il indiquait du doigt à don Tadeo un groupe de collines qui s'élevait à notre gauche, et sur lequel planait un vol de grands vautours noirs. Sans répondre à Pepito, le licencié arrêta un moment sa monture et tourna du côté des collines des yeux où se lisait une pénible surprise. Puis il nous fit signe de continuer notre course, éperonna lui-même vigoureusement son cheval, et, quelques minutes plus tard, nous traversions les rues du village où était située ma nouvelle propriété.

La maison qui m'était cédée par don Tadeo (car le licencié en avait d'abord pris possession pour lui-même suivant la clause qu'on doit se rappeler) était située à l'extrémité du village. Des groupes nombreux d'habitants, venus là pour prendre part aux largesses qui sont le complément obligé de toute cérémonie d'investiture, stationnaient devant la maison et nous aidèrent à la reconnaître. C'était un petit bâtiment d'assez triste apparence, précédé d'un hangar à pilastres de briques formant péristyle. De nombreuses lézardes sillonnaient les murs et indiquaient l'impérieuse nécessité d'un complet recrépissage. Derrière la maison s'étendait entre quatre murs tapissés de mousse et couronnés de parietaires un petit jardin envahi par les mauvaises herbes. Le gardien placé dans la maison par le licencié nous ouvrit la porte.—Vous êtes chez vous, me dit-il.—Nous entrâmes. L'intérieur de la maison était plus désolé encore que l'extérieur. Les